

Babillages d'un chemin

Vous pensez certainement que les chemins n'ont rien à dire. Détrompez-vous! Ce n'est pas parce que je suis inexorablement englué dans le béton que mon existence est morne. Croyez-moi, j'en vois des choses! Permettez-moi tout d'abord de me présenter. Je me nomme Chemin de Grange-Canal. Je ne suis pas peu fier de vous dire que je constitue un point de jonction entre trois communes. "Changez de trottoir, changez de municipalité!" Quelle liberté, quelles perspectives! Je m'étonne que plus de piétons ne s'adonnent pas à ce petit jeu que je trouve pour ma part tout à fait drôle. Certes, ce n'est pas aussi excitant que de franchir des frontières nationales, et on a rarement vu des contrôles de douane auxquels on peut échapper entre deux communes. Pourtant, cela permet de varier les plaisirs, et il peut s'avérer tout à fait exotique d'envoyer ses lettres de différents codes postaux: 1208, 1224, 1223. Chaque agglomération possède évidemment sa boîte aux lettres. "Trompez l'ennemi sans changer d'adresse" (Si j'étais un agent secret, je m'établirais ici); "Voyagez sans bouger" (J'ai toujours été un adepte des slogans. À ce titre, je regrette de ne pas porter plus de panneaux publicitaires.). Revenons-en à cette démultiplication de boîtes jaunes : trois facteurs s'occupent de les vider. Je salue ici nos autorités qui ne rechignent pas à créer des emplois, et j'en profite pour leur signaler que mon manteau d'asphalte mériterait d'être rapiécé. C'est que je suis un chemin fréquenté moi! Je relie la route de Frontenex à la route de Chêne, alors autant vous dire qu'aux heures de pointe, j'en vois de toutes les couleurs et de toutes les marques. Je peux dénoncer sans hésiter et sans crainte de faire des généralités faciles les origines de ceux qui oublient de faire leurs tests anti-pollution. Différentes populations se succèdent tout au long de la journée sur mes trottoirs. Tôt le matin, les concierges rayent mon dos avec leurs conteneurs que viennent engloutir les camions poubelle. Ensuite, je suis piétiné par une foule bigarrée d'adolescents bruyants et insouciants, plus motivés par leurs histoires que par les cours qui les attendent, et de parents pressés de déposer leurs marmots encore endormis à l'école. J'assiste dans ces moments à des conversations aussi diverses que "Trop de la balle le gars, ta mère, je le kiffe trop" (Je passe les heures suivantes à essayer de trouver un sens à ces paroles. Si j'ai de la chance, le jour d'après m'amène la réponse, soit dans la suite de la discussion, soit si j'ai vraiment de la veine, dans les faits) et "Papa, est-ce qu'il y a des kangourous à Genève?" (À mon extrémité sud se trouve un restaurant australien). L'intervalle que je préfère est le milieu de la journée, lorsque les mamans sortent de leurs nids douillettes avec leurs poussettes qui me chatouillent le corps. Elles sont si émouvantes. Malgré leurs yeux cernés, je les vois déborder de cet amour utérin et unique, lien que j'admire avec amertume, puisque je ne peux me reproduire. Elles irradient de fierté en poussant la chair de leur chair à bout de bras. Les mamans sont vraiment une espèce à part. Elles me font honneur, car, toutes concentrées qu'elles soient sur leur progéniture, elles déambulent en prenant le temps de poser leur regard aimant sur mes atours. Pas comme ces gens pressés, pour qui je ne suis qu'un passage. Là, je me vois hissé au rang de lieu de balade, je sens que je contribue au plaisir du promeneur. Et j'ai de quoi donner le change! Je n'exagérerais pas en m'attardant sur la diversité de mon paysage architectural: de tout mon long se côtoient des immeubles et des maisons de toutes les époques et de toutes les tailles, mais aussi des chalets, des hôtels particuliers et des villas. Je porte même une plaque qui rappelle que Rousseau "vécut ici". Le plus bel objet à faire mon orgueil reste tout de même l'église Saint-Paul "dont l'abside est magnifiquement ornée d'une fresque de Maurice Denis et qui recèle les vitraux de Cingria" ai-je eu ouïe dire. Grâce à elle, j'ai droit à un défilé hétéroclite d'historiens de l'art pompeux, de convois funèbres et de mariées survoltées (Je guigne sous leurs robes avant Monsieur le mari. Je ne vais tout de même pas me priver de ce genre de privilèges!). Je borde également un EMS. Les pensionnaires sortent rarement au-delà de la limite de l'institut. Ils s'asseyent sur les bancs et regardent les passants. J'aime contempler les marques du temps sur leurs visages paisibles, presque résignés. On a l'impression que pour eux le plus dur est fait et qu'ils peuvent maintenant profiter des menus plaisirs de la vie, comme ces oiseaux qui viennent chanter sur les arbres centenaires qui me protègent du soleil en déployant leurs ombres majestueuses sur mon échine. Durant la saison chaude, c'est un véritable concert de

pépiements, hululements et autres piaulements qui se joue à la tombée du jour. La nuit, je fais comme vous, je dors. Parfois, au petit matin, je me retrouve jonché de bouteilles d'alcool vides, résidus de quelques fêtards peu soucieux de la propreté du quartier. Heureusement, les concierges sont consciencieux et ils ont tôt fait de me débarrasser de ces détritrus. Voilà à quoi ressemble la vie d'un chemin. J'ajouterais encore à l'intention de ceux qui souhaiteraient venir me voir, qu'il est impossible de me manquer: je ne suis jamais absent.

Matylda Levet-Hagmajer